

# Étude des emplois de *quoi* en clôture

Tatsuya ITO

*Après la Révolution, l'existence d'une langue incorrecte,  
parlée par des Français sans culture ou de culture médiocre,  
pose un problème social.  
(Histoire de la langue française, F. Brunot, Tome XII, p.39)*

## Préambule

Le locuteur du français contemporain entend et produit quotidiennement le mot *quoi* en clôture d'un énoncé, comme dans l'exemple : *Voilà, c'est fini, quoi!* Cet emploi n'a guère la faveur des puristes de la langue. Ainsi, Damourette & Pichon écrivent : « *Quoi* a une position un peu avantageée. Dans la parlure vulgaire, et aussi dans la conversation négligée. » (EGLF, §1420, Tome IV, p.360) Les tenants de la langue cultivée considèrent ce tour comme négligé et les dictionnaires le classent parmi les emplois familiers ou vulgaires.

Il est certain qu'il s'agit d'un emploi récent, bien que le mot *quoi*, dont la fonction est essentiellement celle d'un pronom interrogatif, remonte loin dans l'histoire, par l'intermédiaire du latin *quid* jusqu'à la racine indo-européenne, *q<sup>w</sup>* -. Sur la datation de cet emploi, *le Robert, Dictionnaire historique de la langue française* et *le Grand Larousse* s'accordent à le faire remonter au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les premières occurrences se trouvent dans le discours direct présent dans les œuvres romanesques

de cette époque (Stendhal, Balzac, Hugo, etc.).

Le *Littré*, contemporain des romanciers mentionnés n'a pas inscrit cet emploi postposé. Nous devons attendre la publication du *Grand Robert* au milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour voir apparaître la première description de cet emploi.

Mis à part la remarque de Damourette & Pichon et sa reproduction commentée par *Moignet* (1974, p.175-176), les études linguistiques sur *quoi* sont tardives. En réalité, ce n'est que récemment que *Fernandez* (1994 : p.97, 181-182) et *Traverso* (1996 : p.139, 148) ont commencé à décrire ce mot et à faire apparaître les problèmes posés par ce marqueur.

L'objectif de notre étude consiste non seulement à analyser la diversité des emplois de *quoi* en position de clôture, mais aussi à essayer de mettre en évidence l'opération invariante dont ces emplois peuvent être considérés comme la trace dans leurs différents contextes.

Pour des raisons de lisibilité, nous illustrons les emplois de ce marqueur oral par des exemples écrits. Cette démarche n'est qu'apparemment contradictoire : la présentation écrite d'emplois oraux ne change rien au raisonnement qui sous-tend l'analyse.

## **Énumération.**

Un premier emploi de *quoi* se trouve en clôture d'une énumération, postposé à un dernier terme qui en marque une forme de synthèse ou de résumé. Cet emploi se rencontre assez couramment à l'écrit. De ce fait, les linguistes ont noté et décrit cet emploi relativement tôt. Ainsi, les dictionnaires (*GR*, *GL*, *TLF*) notent que dans ce cas *quoi* « introduit le dernier terme d'une énumération ». *Fernandez* (1994) indique l'existence d'un « listing » ou d'un « bafouillage » (p.180), où *quoi* indique « la prise en compte du seul dernier terme ». (ibid. p.182) L'énumération semble

donc un cas privilégié pour commencer notre travail sur *quoi* en position de clôture.

(1) *Je n'avais que vingt ans d'âge à ce moment-là. Fermes désertes au loin, des églises vides et ouvertes, comme si les paysans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous pour une fête à l'autre bout du canton, et qu'ils nous eussent laissé en confiance tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout, quoi. Pour qu'on trouve bien tranquilles à faire ce qu'on voudrait pendant leur absence.*

(Céline, *Voyage au bout de la nuit*, folio p22.)

Ce “célèbre” exemple est cité aussi par *GR* et *TLF*, comme une bonne illustration de la valeur de résumé d'énumération.

*Quoi* ici peut s'interpréter au sens de *bref*, ou *en somme*, résumant une longue énumération. Mais que signifie au juste « résumer une énumération » ? Cela implique nécessairement un passage d'une énumération à un résumé. Nous avons effectivement dans l'exemple (1) le passage d'items énumérés (de *leur campagne* à *un chien avec sa chaîne*) à un résumé (*tout, quoi*).

Dans cet exemple, le passage est assez transparent du fait de la présence effective d'items lexicaux. Notons que la partie des items énumérés est analytique (le locuteur est en train d'établir la liste des éléments de l'environnement décrit) et le dernier mot se présente comme une reformulation synthétisante (il remplace cette liste par un mot). Quelle sera la relation entre les deux ? Il y a, d'une part, une relation d'implication lexicale ; le dernier mot *tout* globalise les éléments énumérés. D'autre part, le mot *tout* se trouve à l'extérieur de l'énumération proprement dite. Donc, dire *tout*,

*quoi* c'est quitter une énumération et aboutir à un autre terme globalisant.

Soulignons l'importance des traits prosodiques<sup>2</sup>, car ceux-ci sont profondément liés à la syntaxe. Le lecteur de l'exemple (1) lira les éléments énumérés avec une prosodie d'allongement et de suspension de chaque élément, telle que peuvent à l'écrit les noter les points justement dits de « suspension » : *Claire campagne, .... un chien avec sa chaîne...*). Après une pause silencieuse (marquée par lesdits points de suspension), le lecteur prononcera le dernier terme (*tout*) avec une prosodie accentuée, en contraste avec les éléments énumérés. Quant à *quoi*, il est prononcé avec une intonation neutre et tombante et suivi d'une pause.

La prosodie propre à une énumération de ce type marque bien que les éléments énumérés ne sont que des éléments *possibles* d'une telle énumération, car, en réalité, la partie constituée de la description proprement dite des éléments décomposés sont destinés à « se dissoudre » d'une certaine façon dès que le dernier terme phonétiquement accentué est introduit. Ce dernier terme constitue une alternative qui se fonde sur les termes qui précèdent en même temps qu'il les dissout. L'énumération est ainsi constituée comme ouverte (l'introduction de nouveaux éléments reste possible) et en même temps close par une synthèse introduite comme définitive. *Quoi* est ici le marqueur de ce passage.

Cet enchaînement peut se représenter sous la forme : P ... , Q *quoi!*

P est la partie constituée par l'énumération, et Q correspond au “dernier terme” reformulant.

Ce passage de P en Q ne se limite pas au niveau lexical.

Voyons un autre exemple.

(2) *Les petits, les pauvres gens, les malheureux, **quoi!** On les met dans le*

*bas, où il y a de la boue jusqu'aux genoux, dans les trous, dans l'humidité.*

(Hugo, V., *Les misérables*, 1852)

Cet exemple semble mettre en œuvre de même une énumération.

Entre les deux premiers et le dernier terme, nous retrouvons à première vue le même type de passage et de relation alternative que précédemment. Cependant, *les malheureux* n'implique pas immédiatement *les petits et les pauvres gens* et ne constitue pas une simple synthèse au niveau lexical. L'important, c'est que le dernier terme marque le passage à un autre niveau qui est un niveau *métalinguistique*.

*Quoi* dans cet exemple peut être remplacé par *enfin, si j'ose dire* ou encore *si vous voulez*. Il s'agit d'une activité de reformulation. Cela signifie que le locuteur essaye, ici, d'aboutir à un “dernier terme” qui soit meilleur que les précédents, au sens de plus synthétique et plus adéquat pour le propos. Le “dernier mot” *les malheureux* est une reformulation de *les petits* ou *les pauvres gens*, mais il est posé comme meilleur, au sens où il exprime mieux ce que le locuteur essaye d'exprimer ou de transmettre.

Soulignons que le “dernier terme” et les premiers termes ne sont pas en relation de simple implication. Le dernier mot eut être interprété comme appartenant au domaine notionnel des mots énumérés. Mais il faut souligner que les premiers termes et le dernier terme sont prosodiquement très contrastés. L'on prononcera sans doute *les malheureux* de façon plus accentuée que *les petits* et *les pauvres gens*. Ce trait prosodique correspond à la différence d'expressivité entre la reformulation et les reformulés. Il y a donc passage au niveau métalinguistique à un mot plus adéquat qui du même coup relègue les mots qui précèdent à une moindre adéquation, ou du moins à une adéquation plus diluée, plus dispersée, moins centrée sur la cible de ce qui est à dire.

Remarquons la pause qui précède ce dernier terme. On peut là encore traduire ce trait prosodique par la graphie des points de suspension “ ... ” qui indiquent qu’une énumération n’arrive pas à son terme. Ce trait signale qu’il existe d’autres mots ou expressions susceptibles de suivre, mais non explicités. La présence de *quoi* marque que le locuteur aboutit à un dernier terme plus adéquat, non seulement parmi les termes énumérés, mais aussi parmi toutes expressions imaginables et non explicitées. Ainsi, *les malheureux* est non seulement adéquat par rapport à *les petits* ou à *les pauvres gens*, mais il est aussi le plus adéquat relativement toutes les expressions imaginables. Il constitue non seulement une clôture de l’énumération proprement dite, mais aussi une clôture de l’adéquation de ce qui est dit relativement à ce qui est à dire (*malheureux* est introduit comme définitivement adéquat).

La construction du domaine des expressions possibles peut encore être analysée à travers un phénomène syntaxique propre à l’énumération. Dans son livre consacré à l’étude de l’énumération, Damamme Girberd (1989) remarque que dès lors qu’il y a énumération, la catégorie grammaticale ou syntagmatique des éléments énumérés est toujours maintenue : “ les termes énumérés (mots, syntagmes, unités d’énoncé) appartiennent à des catégories morphologiques ou grammaticales identiques ou équivalentes, qui occupent une fonction identique dans la syntaxe de l’énoncé.” (ibid. p.37). Énumérer consiste à lister des éléments en les faisant relever d’une classe homogène ; l’introduction de *quoi* fait passer le dernier élément à l’extérieur de cette classe, sans pour autant l’en exclure, en entretenant une relation avec elle. Ce dernier élément devient ainsi inclusif / exclusif, ce qui est rendu possible par le passage à un niveau métalinguistique.

## Intersubjectivité

Dans les exemples précédents, une autre donnée cruciale est à prendre en considération : la dimension inter-énonciateurs mise en œuvre par *quoi* et le rôle qu'il fait jouer au co-énonciateur. Ainsi, dans l'exemple (2), *quoi* constitue le co-énonciateur non comme un simple récepteur passif du "dernier terme", mais comme jouant un rôle actif dans le statut pris par le dernier terme assorti de *quoi*.

Prenons l'exemple suivant:

(3) - *Je n'aime pas ce genre de gens. - Quel genre? - Euh.... les touristes, quoi!*

L'interrogation de l'interlocuteur, *quel genre?* correspond à une demande d'explicitation de *ce genre de gens*. Cette demande porte sur le domaine introduit par *ce genre de gens* qui ouvre sur une large possibilité expressive. Dans la réponse, *Euh ...* marque bien l'activité de frayage, le va-et-vient des termes possibles de ce domaine, afin d'aboutir au terme le plus adéquat à ce qu'il convient de dire. Finalement, il propose *les touristes*, assorti de *quoi*. Ce terme n'est considéré comme adéquat que dans la mesure où il est acceptable par le co-énonciateur. C'est ce dernier qui en dernier ressort devient garant de l'adéquation du mot (il permet de comprendre ce dont il s'agit). Le rôle de l'énonciateur est la recherche (sur demande du co-énonciateur) du mot adéquat d'une part à ce dont il s'agit et d'autre part à son appropriation par le co-énonciateur.

Le mot en question conserve sa valeur de « reformulation synthétique », sa valeur de « dernier mot ». Il constitue la classe des mots dont il marque la synthèse finale comme une classe ouverte. *Quoi* marque la clôture du parcours des mots possibles par ce dernier mot qui prend valeur conclusive en tant que le meilleur parmi ces possibles (et à ce titre singularisé),

meilleur en vertu de sa double adéquation.

Voyons un exemple, pris dans un scénario, pour confirmer la prise en compte du co-énonciateur propre à *quoi*.

(4) ELLE

Tu y étais, toi, à Hiroshima ...

*Il rit, comme à un enfantillage*

LUI

Non ... bien sûr.

*Elle lui caresse l'épaule nue encore une fois. Cette épaule est effectivement belle, intacte.*

ELLE

Oh. C'est vrai... Je suis bête. *Presque souriante.*

*Il la regarde tout à coup, sérieux et hésitant, puis il finit par le lui dire:*

LUI

Ma famille, elle, était à Hiroshima. Je faisais la guerre. *Elle arrête son geste sur l'épaule.*

*Timidement, cette fois, avec sourire, elle demande :*

ELLE

*Une chance, **quoi**?*

*Il la quitte du regard, pèse le pour et le contre*

LUI

Oui.

*Elle ajoute, très gentille mais affirmative*

ELLE

Une chance pour moi aussi. *Un temps.*

(Duras, M. *Hiroshima, mon amour*, 1959)



Remarquons que le “dernier terme” une *chance* est prononcé “timidement”. La locutrice a conscience que cette expression, sélectionnée selon un critère assez subjectif, risque de blesser le sentiment de l’interlocuteur. La rare présence du point d’interrogation après *quoi* reflète une nuance interrogative : il s’agit d’une interrogation que nous analysons comme métalinguistique :

Solliciter l’accord ou l’acquiescement du co-locuteur consiste à sonder sa position relativement à l’adéquation, en dernier ressort, du mot *chance* à l’état de choses dont il est question.

Certains dictionnaires<sup>2</sup> décrivent *quoi* en position de clôture comme établissant une « connivence avec l’interlocuteur ». L’exemple (4) en constitue une illustration. La connivence vient du fait que les deux sujets collaborent dans l’établissement du “dernier terme”.

*Quoi* ainsi rapproche les deux sujets présents dans une situation d’énonciation. Ce rapprochement des sujets, cette diminution de l’altérité entre les deux sujets, évoque une situation familière ou parfois vulgaire, dans la mesure où les deux sujets entretiennent une relation intime.

### ***Quoi*, énonciatif**

Il est à souligner que c’est *quoi* dans cette position de clôture qui confère ce statut particulier au dernier terme d’une énumération et indirectement les termes précédemment énumérés. C’est-à-dire que le dernier terme, en soi, n’a pas de statut particulier, mais c’est bien l’énonciation de *quoi* qui lui confère un statut spécial par rapport aux termes précédents. *Quoi* en position de clôture introduit ainsi une rupture fondamentale entre les termes énumérés, comme éléments d’une classe, et le « dernier item » comme sortie de cette classe. *Quoi* montre bien le dynamisme de construction des valeurs sémantiques de l’énoncé.

Prenons maintenant un exemple où *quoi* est associé à une autocorrection.

(5) “*Morny était un pur c ..., un imbécile, quoi!*” (E. & J. Goncourt)

Dans ce cas, le remplacement de *c...* par *un imbécile* peut être interprété comme une forme d’« autocorrection ». En réalité, cette autocorrection se solde par l’annulation d’*un pur c...* que le locuteur a prononcé dans un premier temps et son remplacement par *un imbécile* plus adéquat à ce qui est convenable de dire. Ici, encore, il faut souligner que c’est *quoi* qui introduit cette problématique que nous pouvons formuler en terme d’adéquation. En même temps, en temps que définitivement mieux adéquat, *un imbécile* met un terme à tous les adjectifs que l’on pourrait mobiliser pour décrire ce qu’était *Morny*.

### **Quoi associé à un procès à l’impératif**

*Quoi* peut être associé à une valeur d’impatience ou d’énervement, en particulier lorsqu’il accompagne un impératif “raté”. (Ex. *Tais-toi ... tais-toi, quoi! Je paye un verre? - Non merci. - Allez! Dis oui, quoi! - Non. - Allez, quoi! C’est moi qui paye.*)

Dans ce genre d’exemples, la première forme impérative exprime l’injonction ou l’intimation du locuteur à l’interlocuteur d’accomplir une action, non suivie d’effet.

Ce type d’exemple montre une différence par rapport aux cas précédemment observés. Il s’agit d’un cas où manifestement le « passage » ne se produit pas. Du fait que ce passage que souhaite le locuteur échoue, la valeur d’un énervement du locuteur est saillante.

L’emploi de *quoi* marque ici la nécessité d’une coopération effective entre les locuteurs.

La réalisation d'un procès s'avère bloqué par le refus de l'interlocuteur. Ainsi, le souhait du locuteur se trouve à l'extérieur de la situation actuelle par l'absence de réalisation du souhait. L'adéquation du verbe à l'impératif associé à *quoi* tient ici non pas à sa valeur lexicale comme dans les exemples précédents, mais à sa valeur d'impératif en tant que susceptible de déboucher sur la validation du procès (sa réalisation par l'interlocuteur). L'emploi de *quoi* marque ainsi la nécessité d'une coopération effective entre les locuteurs.

### **Contrainte avec la forme exclamative**

Il apparaît que *quoi* en position de clôture peut s'articuler sur n'importe quel type de forme (substantif, adjectif, adverbe, affirmation, interrogation, impératif...) Confronté à ce chaos, on pourrait être tenté de reprendre la vieille formule: « tout est possible à l'oral » ou « à l'oral, il n'y a pas de syntaxe ». Mais, cette fois-ci, notre propos est d'inverser cette formule : ce chaos est bien la condition nécessaire pour que *quoi* puisse fonctionner, c'est-à-dire, conférer à l'élément auquel il se trouve associé le statut de “dernier mot”. Cette notion de dernier mot suppose un rapport avec un ou des mots qui précèdent (explicitement ou non) et exclut une expression qui aurait un caractère « absolu », comme le serait une exclamative, forme avec laquelle il s'avère de fait incompatible : *\*Comme il est gentil, quoi!* ; *\*Ce pauvre homme, quoi!*

L'analyse de la forme exclamative par A. Culioli (1974, 1992) semble bien rendre compte de l'impossibilité de *quoi* avec cette forme. Il explique que l'exclamative est construite par « repérage circulaire », dans lequel « on parcourt le domaine de toutes les valeurs possibles et imaginables, sans vouloir ou pouvoir en distinguer une ».

Or l'environnement qu'impose *quoi* se présente comme tout le contraire : *quoi* marque un passage qui disjoint une expression « conclusive / synthétique /

définitive » d'autres possibilités. Pour avoir *quoi*, il est donc précisément nécessaire de « distinguer une valeur singulière » dans « le domaine de toutes les valeurs possibles et imaginables ». Cela est impossible avec l'exclamative, qui ne permet pas de passer à l'extérieur. Cette impossibilité s'explique bien dans le cadre de notre hypothèse.

### **Comparaison avec un synonyme localement possible : *enfin***

*Quoi* et *enfin* sont susceptibles d'apparaître dans des environnements assez similaires (énumération, reformulation, impératif). La comparaison permet de mettre en relief ce qui est propre à *quoi*. Il est vrai que, le plus souvent, *quoi* en position de clôture peut être remplacé par *enfin*, mais la réciproque n'est pas toujours vraie : *enfin* ne peut pas être remplacé par *quoi* dans certains cas. Par exemple, *quoi* est impossible avec le dernier terme d'une énumération qui ne pourrait avoir valeur de « synthèse ». Ex. : *L'hébreu, le grec ..., le latin, enfin! /\*quoi!)* La différence fondamentale entre ces deux marqueurs par ailleurs possiblement interchangeables tient au fait qu'ils marquent en fait deux opérations bien distinctes.

Selon la description formelle de J.-J. Franckel (1989, p.131), *enfin* P marque que « l'actualisation de P s'opère à partir de la frontière de son complémentaire ». Cela veut dire, *enfin* nécessite simplement de constituer le complémentaire de P (non-P, autre que P) à partir de l'environnement précédent et sa frontière devant P. Ce qui est nécessaire avec *enfin* est que les prédécesseurs soient "autre que" P, tandis que *quoi* exige, comme nous l'avons vu, un passage à l'alternative (extérieur) de toutes les possibilités (intérieur). De cette façon, avec *enfin*, on peut continuer une énumération sans aboutir à sa synthèse, alors qu'avec *quoi* on doit sortir d'une énumération pour introduire un terme marquant sa synthèse globalisante.

Nous nous demanderons pour terminer : pourquoi *quoi* est-il employé pour marquer ce passage? Pourquoi *quoi* et pas un autre mot?

L'emploi de *quoi* pour marquer le passage décrit n'est pas arbitraire. En effet, la valeur sémantique d'origine de *quoi* était celle d'un indéfini, marquant « un parmi d'autres ». Nous soutenons que cette valeur lexicale du mot reste aussi dans son emploi en position de clôture de l'énoncé. « Un parmi d'autres » implique avoir à la fois une classe de termes et un seul terme parmi eux. Par la valeur d'origine propre à ce morphème, l'on a commencé à l'employer pour marquer le passage des possibles au « dernier mot ». Cette valeur originelle permet d'éclairer celle que l'on a analysé dans cet article.

## Conclusion

A travers l'analyse des divers emplois de *quoi* en clôture, nous avons formulé l'hypothèse selon laquelle *quoi* marque le passage d'une classe (ouverte) de termes à son extérieur. La notion de parcours (du domaine des possibles) avec sortie (=“dernier mot”) proposée par A. Culioli pourrait rendre compte aussi de l'opération que marque *quoi* et son incompatibilité avec la forme exclamative. Cette opération se trouve en même temps marquée par une série de traits prosodiques.

Nous avons signalé que l'opération que marque *quoi* peut être considérée comme liée à sa valeur d'origine d'indéfini (un parmi d'autres). C'est dans cet emploi « marginal » de clôture, réputé dérivé, familier ou vulgaire, emploi des « Français sans culture ou de culture médiocre » que nous retrouvons le plus directement sa valeur originelle.

(NB: Cet article est une version minimalement retravaillée de mon mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Paris VII en 1996 sous la

direction du Professeur Michel Launey. L'intérêt de publier un mémoire de maîtrise, écrit il y a 20 ans, s'explique par l'intérêt grandissant pour les marqueurs "discursifs" parmi lesquels figure *quoi*. Je garde presque intégralement le texte original, lequel n'a jamais été publié, à mon retour au Japon. C'est ainsi que les références importantes publiées après 1996, parmi lesquelles je cite seulement Lefevvre, Florence (2007) *Quoi de neuf sur quoi – étude morphosyntaxique du mot quoi*, Presses Universitaires de Rennes, ne sont pas ici mentionnées. )

## Notes

- 1) Quant à la description de notre marqueur, le dictionnaire bilingue, *Harrap's standard French and English Dictionary* (1934), devance les dictionnaires monolingues français.
- 2) Dans le cadre de cet article, nous nous contentons de décrire les traits intonatifs qui apparaissent de façon régulière à la lecture du texte.
- 3) On pourrait dire que *quoi* en position initiale marque, par analogie, un parcours sans issue.

## Bibliographie

- CULIOLI, A., 1974 : "A propos des énoncés exclamatifs", *Langue Française*, no. 22, Larousse, pp. 6-15., Paris.
- CULIOLI, A., 1983 : " Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié ?", *Recherche sur le français parlé*, no. 5, pp. 291-300, Univ. de Provence.
- CULIOLI, A., 1992 : "Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif", Fontanille (éd), *La quantité et ses modulations quantitatives*, Benjamin, Limoges.
- DAMOURETTE, J. & E. PICHON, 1911-1934 : *Essai de grammaire de la langue française*, TomeIV, Astrey, Paris.
- DAMMAME GIRBERT, B., 1989 : *La série énumérative, étude linguistique et stylistique s'appuyant sur dix romans français publiés entre 1945 et 1975*, Droz, Genève, Paris.
- FERNANDEZ, J .M.M., 1994 : *Les particules énonciatives dans la construction du*

*discours*, PUF, Paris.

FRANCKEL, J.J., 1989: *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Droz, Genève, Paris.

MOIGNET, G., 1974 : *Etude de psycho-systématique française*, Klincksieck, Paris.

TRAVERSO, V., 1996 : *La conversation familière, Analyse pragmatique des interactions*, PUL, Lyon.